

LA TRANSYLVANIE

Organe du comité national

des Roumains de Transylvanie et de Bucovine

RÉCIPROCITÉ DÉRISOIRE

Il y aura bientôt quatre mois depuis que le monstrueux traité de Bucarest a été signé et malgré la littérature odieuse qui traduit cet acte diplomatique, unique dans son genre, nous n'en sommes pas encore à sa fin. Chaque semaine nous fait connaître un nouveau document additionnel. Les clauses innombrables qui ligottent le peuple roumain peuvent remplir déjà plusieurs volumes.

Nous nous sommes réservé de donner et de mettre dans toute leur cynique évidence les clauses qui ont été imposées à la malheureuse Roumanie par les Magyars, en ce qui concerne l'idéal de l'unité nationale et politique du peuple roumain.

Voici, en effet, le contenu de l'article 15 de la soi-disant convention juridique et politique entre la Roumanie et l'Autriche-Hongrie.

Art. XV. — Les parties contractantes s'obligent réciproquement à ne tolérer sur leur territoire aucune sorte d'agitation, aucune sorte de propagande, de même qu'aucune sorte d'action dirigée directement ou indirectement contre l'ordre légal, contre l'inviolabilité territoriale, contre la sûreté ou l'ordre public de l'autre partie contractante. Les parties contractantes s'obligent réciproquement surtout :

1° A interdire aux sociétés aussi bien qu'aux personnes isolées toute activité — du genre indiqué dans le premier alinéa — qui serait dirigée contre le territoire de l'autre partie contractante.

2° A empêcher la réception ou l'attribution de toute subvention, collecte ou autres contributions, ayant pour but une propagande du genre indiqué dans le premier alinéa.

3° A avoir le soin de n'admettre que des livres d'école ou autres

moyens d'éducation dont le contenu ne contrarie pas les dispositions du premier alinéa.

4° En tant que ses lois ne disposent d'aucune sorte ou seulement d'insuffisantes dispositions pénales contre l'activité indiquée dans le premier alinéa, à prendre ou compléter de pareilles dispositions, dans l'intervalle d'un an après la ratification de ce traité.

La grossière malice des Magyars veut que le gouvernement roumain empêche toute agitation ou propagande, toute action enfin, dirigée directement ou indirectement contre l'ordre légal, contre l'inviolabilité territoriale (surtout) de l'Autriche-Hongrie et cela à titre de réciprocité. Sans doute. Et ce titre de réciprocité est délicieux.

Puisqu'il y a en Hongrie 4 millions de Roumains irrédimés, il est évident que le gouvernement Roumain aura beaucoup d'ennuis avec le mouvement d'attraction, humainement irrépressible, qui, fatalement, se produira parmi les 11 millions de Roumains libres par rapport aux 4 millions de Roumains subjugués en Hongrie. Mais comme cela n'est pas réciproque, parce qu'il n'y a pas d'austro-hongrois irrédimés en Roumanie, en quoi pourrait bien consister cette mesure de réciprocité? Bien plus. Loin d'y avoir en Autriche-Hongrie un mouvement irrédentiste contre la Roumanie, nous avons eu cette expérience bizarre : il s'est trouvé des Roumains prêts à proposer aux Habsbourg la couronne de Roumanie et les bons Magyars l'ont repoussée avec horreur. Les Hongrois sont donc unanimement hostiles à toute tendance d'union de la Hongrie avec la Roumanie. En quelle occasion alors, le gouvernement hongrois aurait-il à sévir à l'endroit d'une agitation hongroise dirigée contre l'intégrité territoriale de la Roumanie?

En fait les Magyars ont voulu, tout simplement, extirper en germe toute activité nationale en Roumanie et ils ont imposé aux délégués roumains cette clause sous une forme dont l'hypocrisie et le cynisme nous écoœurent. Comment ces pince-sans-rire magyars ont-ils imaginé ce chef-d'œuvre de cynisme, et comment les délégués roumains l'ont-ils accepté sans protester et sans en être empêchés par un sentiment de honte ou d'élémentaire dignité?

Ils auraient dû dire à leurs insolents partenaires « nous acceptons cette clause, mais nous vous dispensons de la réciprocité. Libre à vous, si le cœur vous en dit, de faire de la propagande et de l'agitation irrédentiste contre la Roumanie. De cette façon le caractère vexatoire de cette clause se serait montré dans toute son odieuse nudité.

Par contre, en acceptant le principe de cette réciprocité pour

rire, les délégués roumains se sont prêtés à une comédie sinistre, grâce à laquelle les Magyars peuvent surprendre la bonne foi des hommes honnêtes, mais peu renseignés sur l'astuce magyare. Tous les idéalistes superficiels en lisant distraitemment ces clauses, dont la perfidie se cache sous un principe de réciprocité ne comprendront rien à leur férocité tyrannique.

En apparence elles sont l'incarnation de l'équité. En fait, c'est l'inquisition et l'intolérance les plus scandaleuses.

Désormais, il faudra mutiler moralement tout un peuple et extirper de son esprit tout ce qu'il y a d'idéalisme national, tout ce qui, dans son âme, constituait une aspiration désintéressée vers une solidarité de race et tous les efforts vers l'unité intellectuelle et politique d'un peuple morcelé. Cette prétention, contre nature, du magyar vainqueur et grisé d'orgueil est vaine et illusoire. Le sentiment national ne peut pas être comprimé ni atrophié à coup de sanctions et de traités internationaux. Ce sentiment est une force incompressible de la nature humaine. Comme on ne peut pas extirper le sentiment paternel, la piété filiale, on ne peut pas, non plus, tuer en nous le patriotisme et le nationalisme, cette piété ancestrale pour la race. L'intention abjecte de notre ennemi y est, mais elle restera inopérante. Le traité qu'il nous a imposé restera un chef-d'œuvre de barbarie, vestige d'une conception criminelle, mais inefficace. Tant qu'il y aura un peuple roumain libre et des fragments de cette nation subjugués, les manuels scolaires continueront à enseigner aux générations futures la haine de l'opresseur, le goût des sacrifices pour la race. Comme les attentats contre les personnes ne restent pas impunis, cet attentat contre la nation roumaine trouvera son châtiement. Le jour de la revanche justicière approche. L'aube s'en est montrée sur les rives de la Marne et de la Piave.

D. DRAGHICESCO.

Un Malentendu Regrettable

Depuis six mois paraît à Paris le journal *La Roumanie*, qui s'intitule « organe des revendications et des intérêts roumains ». Comme le directeur de ce journal, M. Bratashano, est un des vice-présidents de la colonie roumaine de Paris, et qu'un autre membre de la direction, M. Mille, fait partie du comité de la colonie ; comme d'autre part, l'autre vice-président de la colonie roumaine, M. Pangrati, et

un autre membre du comité, M. Thomas Jonesco sont parmi les collaborateurs de ce journal, celui-ci peut-être considéré comme l'organe officiel de la colonie roumaine.

D'un autre côté, depuis trois mois, paraît une publication bimensuelle la *Transylvanie*, organe du comité national des Roumains de Transylvanie et de Bucovine; ces deux publications doivent mener — et ont mené jusqu'à présent — le bon combat sans se heurter jamais. Cela se conçoit, les deux organisations dont ces publications reflètent les idées ont un but commun : mettre en évidence une vérité. Et cette vérité est qu'il ne saurait exister entre les peuples dispersés, parmi différents Etats de l'Europe, plus d'unité morale et ethnique qu'entre les Roumains du royaume, et ceux de Transylvanie, du Banat et de Bucovine. Ces peuples ont la même langue, la même religion, — ou à peu près —, les mêmes traditions, la même histoire. Ils ont une âme commune. Ce sont les tronçons d'un même corps placés par les vicissitudes historiques sous la domination de l'Autriche-Hongrie.

La manière de lutter des deux organisations était un peu différente, étant donné les circonstances, mais sans qu'il existât, et sans même que l'on put concevoir, des divergences d'idées.

Pour la première fois, je vois avec la plus profonde douleur, dans le numéro du 15 août, du journal *la Roumanie*, une divergence entre une des personnalités les plus importantes de *la Roumanie*, le docteur Thomas Jonesco, ancien sénateur et recteur de l'université de Bucarest et un collaborateur de *la Transylvanie*, M. Trajan Vuia, docteur en droit et ingénieur, irrédentiste; malheureusement de nationalité hongroise, parce que né dans le Banat. Ce jeune savant a contribué beaucoup à l'organisation du comité national de Transylvanie, dont il a été le président. Il est actuellement un des vice-présidents du conseil des Roumains de Transylvanie, du Banat et de Bucovine. C'est lui qui a rédigé le procès-verbal de ce comité, le 30 avril 1918, où il est dit : « les Roumains de Transylvanie et des autres pays subjugués par l'Autriche-Hongrie, s'engagent à poursuivre le combat pour leur libération, avec le concours de leurs frères de Roumanie. » Dans le même manifeste nous lisons : « les Roumains de Transylvanie, tout en rendant hommage à la générosité et à la vaillance du peuple roumain, qui a tout sacrifié, jusqu'à sa vie de nation indépendante, ne peuvent pas considérer la lutte comme terminée ».

Dans le discours que M. T. Vuia a prononcé le 29 mai dernier devant la statue de Strasbourg à l'occasion de l'anniversaire de la ré-

volution des Roumains de Transylvanie en 1848, il dit : « En ce moment, sur nos frères, qui ont tout sacrifié pour nous, jusqu'à leur vie de nation libre, pèse la même tyrannie. Ils ont cru s'unir avec nous dans la liberté, nous voici réunis dans l'esclavage. »

Dans un article de *la Transylvanie*, du 15 juillet dernier, intitulé « *La question d'Autriche-Hongrie* », en comparant ce pays à la Turquie, il fait une critique magistrale de l'ancienne politique, qui persiste encore à croire au principe de l'intégrité de l'empire des Habsbourg, comme elle a cru à l'intégrité de la Turquie. Il démontre que pour détruire le militarisme prussien, il faut démembrer l'Autriche-Hongrie et la réduire à un pays comprenant les territoires habités par les Allemands et les Hongrois. Il demande l'indépendance complète de tous les peuples opprimés par l'Autriche-Hongrie. Il montre qu'ils ne peuvent se contenter de l'autonomie qu'avait préconisée jadis même le président Wilson. La Croatie-Slavonie a eu une autonomie, mais elle n'a jamais été respectée. La Transylvanie a joui de l'autonomie jusqu'en 1867. Il est vrai que depuis la bataille de Mohacs (1526) jusqu'à la fin du XVII^e siècle elle avait été un pays indépendant, en guerre perpétuelle avec l'empereur d'Autriche, roi de Hongrie. Depuis, et jusqu'en 1848, la principauté de Transylvanie a fait partie de l'empire d'Autriche, tout en ayant sa Diète et son autonomie. C'est en 1848 que les Hongrois et les Saxons, qui constituaient presque seuls la Diète, — étant donné que le peuple roumain, formant la grande majorité de la population, était empêché d'en faire partie — ont voté l'annexion de la Transylvanie à la Hongrie. Cependant l'autonomie de la Transylvanie est restée en fait, jusqu'en 1867 à cause de l'opposition du peuple roumain soutenu pendant ce temps par l'Autriche. Mais ni l'autonomie de la Transylvanie, ni les garanties de leur développement politique et « culturel », proclamé par la loi de 1868, n'ont jamais été respectés. Il faudrait obtenir au moins l'indépendance complète des peuples opprimés. M. Vuia combat aussi la solution proposée par les socialistes minoritaires, le fédéralisme. Il montre qu'il ne peut pas y avoir de fédéralisme entre les nations opprimées et leurs oppresseurs allemands et hongrois, qui n'admettent pas l'égalité entre leurs nations et les nationalités opprimées. D'ailleurs il ne peut pas y avoir de fédération composée des nations qui sont d'un esprit tout différent. Les nations opprimées sont démocratiques, tandis que toute l'organisation de la monarchie austro-hongroise est fondée sur les privilèges de l'ancienne et de la nouvelle aristocratie. Au point de vue de leurs principes, les conservateurs et les catholiques ont raison de soutenir

ce dernier bastion de l'ancien régime, mais ce sont les socialistes minoritaires qui se trompent lorsqu'ils veulent constituer un fédéralisme qui, par sa nature même, doit être fondé sur le libre consentement — comme en Suisse, — de peuples qui n'admettent pas dans leur organisation le principe de l'égalité et de la liberté. Les Allemands et les Hongrois d'Autriche-Hongrie ne veulent pas renoncer à leurs privilèges. Sur leurs propres territoires c'est leur affaire.

Nous demandons seulement l'indépendance de la Bohême, de la Pologne, de la Serbie, de la Roumanie et l'union de tous ces différents peuples opprimés en des Etats indépendants, comme la grande Roumanie, la grande Serbie, etc...

Voilà les idées de M. Vuia, telles que je les ai comprises. Il a exprimé les mêmes idées dans un numéro de la *France*. Dans l'article de la revue la *Nation Tchèque* du 15 juillet, M. Vuia les redonne à peu près sous une autre forme. Il ne pouvait faire autrement. Il montre d'une façon encore plus claire que l'autonomie de la Transylvanie et le fédéralisme des peuples d'Autriche-Hongrie serait un leurre pour maintenir encore sous la tyrannie les nationalités opprimées. Il dit textuellement : « Il n'y a qu'une solution susceptible d'assurer une paix durable, c'est d'accorder l'indépendance à la Pologne, à la Bohême, à la Transylvanie, etc. » Et plus loin : « *Il y a des personnes qui craignent l'impérialisme roumain et serbe. Est-ce de l'impérialisme que de souhaiter que les enfants de la même famille fassent retour à leur mère?* »

M. Vuia ne soutient pas seulement l'indépendance de la Transylvanie, il soutient l'union avec la Roumanie, lorsqu'il dit en combattant les adversaires de cette idée : « ce n'est pas de l'impérialisme lorsqu'on souhaite que les enfants de la même famille fassent retour à leur mère ». Dans la conclusion de cet article il dit : « les Roumains d'Autriche-Hongrie demandent aux Alliés d'accorder, sinon l'union avec le royaume de Roumanie, au moins l'indépendance ». M. Thomas Jonesco prend cette dernière phrase isolée et il affirme : « cet appel n'est que l'écho de certains milieux influencés par les agents austro-hongrois qui, dans la certitude de la victoire des Alliés, veulent sauver leur Empire en le transformant en une fédération ». Il ajoute que l'autonomie de la Transylvanie n'a pas été respectée. Si M. Thomas Jonesco avait lu avec attention l'article de M. Vuia il aurait vu que celui-ci a combattu l'idée de l'autonomie de la Transylvanie avec des arguments beaucoup plus convaincants que les siens. Il aurait vu qu'il a combattu aussi avec une grande force d'arguments l'idée du fédéralisme austro-

hongrois préconisé par les socialistes. Il aurait vu que M. Vuia soutient aussi énergiquement que lui-même l'union de la Transylvanie avec la Roumanie. Mais pour répondre à l'opinion publique démocratique égarée dont a fait partie, le président Wilson, qui n'avait pas l'air d'être certain des sentiments des Roumains de Transylvanie, il dit : « si vous ne voulez pas donner ce que nous désirons de tout notre cœur et ce que nous demandons : l'union avec nos frères de Roumanie, donnez-nous au moins l'indépendance ». Pourquoi fait-il cela ? Parce qu'il est certain qu'une fois indépendants les Roumains de Transylvanie feront comme les Roumains de Bessarabie : ils s'uniront à la Roumanie.

M. Vuia ajoute encore une phrase que M. Jonsco ne cite pas. Il dit que les Roumains d'Autriche-Hongrie indépendants pourraient former une république fédérative avec les Tchèques et les Yougoslaves indépendants, république qui serait un rempart solide contre la poussée germanique. Si l'article de M. Vuia, avait été lu avec attention, il eût été impossible de confondre le fédéralisme, dont se font l'écho certains milieux influencés par les agents austro-hongrois, qui veulent sauver l'empire, avec le fédéralisme préconisé par M. Vuia. Les premiers veulent faire de l'Autriche-Hongrie une fédération qui serait sous l'autorité de la maison de Habsbourg. Mais M. Vuia dans cet article même combat longuement ce fédéralisme, comme nous l'avons déjà démontré plus haut. Il ne veut sauver ni l'état austro-hongrois, ni la dynastie des Habsbourg, il demande le démembrement de cette puissance. Que les Autrichiens et les Hongrois restent ensemble sous la dynastie des Habsbourg, mais que tous les autres peuples slaves et latins deviennent indépendants. Il préconise en désespoir de cause, c'est-à-dire si l'on n'admet pas l'union des Roumains de Transylvanie à la Roumanie, une république fédérative des peuples slaves et latins libérés du joug austro-magyar et devenus indépendants. Pourquoi fait-il cela ? Il faut le comprendre. Il désire ardemment l'union des Roumains de Transylvanie avec la Roumanie mais lui, qui vit dans les milieux démocratiques et socialistes, voit dans ces milieux un empêchement à son désir de Roumain, à cause de certains préjugés. Alors il se contente provisoirement de l'indépendance des Roumains de Transylvanie et pour que l'on ne lui objecte pas qu'ils seraient trop faibles, il préconise une république des peuples opprimés devenus indépendants. Mais il sait bien que les Yougoslaves et les Roumains de Transylvanie, devenus indépendants et libres, proclameront tout de suite leur désir de s'unir à leurs frères de Roumanie et de Serbie pour faire la grande Roumanie et la grande Serbie. En approfondissant mieux cette question, on n'aurait pas

pu confondre la république fédérative des peuples libérés du joug austro-magyar avec le fédéralisme austro-magyar, sous les Habsbourg. De cette façon on aurait évité à un Roumain cette injure, tout à fait regrettable, de dire que son appel n'est que l'écho de certains milieux influencés par les agents austro-hongrois qui, dans la certitude de la victoire des Alliés, veulent sauver l'empire austro-hongrois en le transformant en une fédération.

Personnellement je ne partage pas l'opinion de M. Vuia au sujet d'une république fédérative des nations opprimées d'Autriche-Hongrie qui précéderait l'union avec la Roumanie. Je crois qu'il suffit de démontrer aux gens de bonne foi, comme le président Wilson et les socialistes, que les Roumains de Transylvanie désirent, eux aussi, l'union avec la Roumanie, pour que cette union soit proclamée en même temps que la victoire de l'Entente. On peut combattre l'habileté politique et la manière de voir de M. Vuia, mais on ne peut soupçonner les bonnes intentions de ce grand patriote.

M. Vuia fait encore dans son article une affirmation de bonne foi qui est seulement en partie exacte et qui n'était pas opportune, celle que la Roumanie libre, officielle, ne témoignait, pas dans le passé, de sympathie aux Roumains de Transylvanie. Mais je crois qu'il était encore plus inopportun de relever cette affirmation.

D'abord M. Vuia n'a jamais douté de la sympathie des Roumains de Roumanie pour ceux de Transylvanie. Mais il a constaté que de temps en temps les classes dirigeantes de Roumanie ont fait quelques actes qui n'étaient pas fraternels envers les Roumains de Transylvanie, d'où il a conclu, avec un peu de précipitation et d'exagération, que la Roumanie officielle ne témoignait pas aux Roumains de Transylvanie beaucoup de sympathie.

M. Jonsco rappelle, à propos, des actes de sympathie, tels que l'admission à l'Académie Roumaine de nos frères de Transylvanie l'aide matérielle et morale donnée par le gouvernement aux écoles roumaines de Transylvanie l'œuvre de la colonisation de la Dobroudja par des Roumains de Transylvanie.

Il explique aussi avec raison, que l'Alliance avec l'Autriche-Hongrie nous a été imposée comme à l'Italie et que nous ne pouvions pas faire autrement pour conserver l'indépendance de notre royaume.

Nous ne pouvons pas nier que si les véritables Roumains de Roumanie : les paysans, une grande partie de la bourgeoisie et beaucoup de descendants d'anciens boyards, ont toujours lutté pour l'union avec la Transylvanie, il y a eu tout de même une minorité qui, de temps en

temps, s'est glissée dans la Roumanie officielle et qui était contre la Transylvanie. Cette minorité, heureusement, disparaît de plus en plus. Elle était composée en partie de boyards descendants des phanariotes qui ont toujours vu d'un mauvais œil les Transylvains, parmi lesquels Georges Lazar, Laurian, Maioresco, qui ont contribué beaucoup à remplacer dans la Société cultivée roumaine la langue grecque par la langue roumaine et nous ont montré que nous devons être fiers d'être de race latine.

Nous ne devons jamais oublier que des Grecs, comme Ypsilanti, considéraient le territoire roumain comme un territoire sous l'influence grecque qui devait lutter pour la révolution grecque en 1821. La lutte contre les Phanaristes menée alors par Tudor Vladimiresco a été continuée dans le domaine moral et « culturel » par les Roumains de Transylvanie réunis aux patriotes de Valachie et de Moldavie.

Si M. Vuia exagère lorsqu'il croit que la Roumanie officielle n'a pas aimé la Transylvanie parce qu'elle avait l'esprit oligarchique, il n'est pas moins vrai que, jusqu'en ces derniers temps la Roumanie a été gouvernée par une oligarchie. La classe paysanne qui formait les neuf dixièmes de la population de Roumanie, et légalement, aurait dû être représentée par un sixième du nombre des députés, souvent, n'était, en fait, pas représentée du tout.

Il est encore vrai que le travail forcé des paysans a été aboli par le grand patriote Rossetti en 1882, qu'on n'a fait de réformes agraires sérieuses qu'en 1907, après avoir subi deux révolutions agraires et que MM. J. Bratiano et Take Jonesco ont dû faire de grands efforts, pendant la guerre, pour obtenir d'une partie du Parlement obligarchique la réforme agraire. Nous ne pouvons pas oublier que, jusqu'à ces derniers temps, certains des anciens boyards roumains ont été remplacés dans leurs propriétés par des hommes nouveaux, souvent d'origine étrangère, et que les grands fermiers en grande partie de même origine, ont commis des abus criants contre la classe paysanne. Un confrère du comité de direction de *la Roumanie*, M. Mille, pourrait encore mieux renseigner, sur cette question, M. T. Jonesco. La collection du journal roumain *Adeverul*, est le plus complet témoignage des injustices de l'obligarchie qui a opprimé le paysan roumain. D'ailleurs M. Vuia, un assidu lecteur de l'*Adeverul*, s'est renseigné dans ce journal, sur les questions de politique intérieure.

Certainement M. Vuia se trompe, lorsqu'il confond cette oligarchie avec les boyards roumains. Les anciens boyards ont perdu en grande partie leurs terres. Ce ne sont pas eux qui ont opprimé le

paysan. Ce sont les fermiers d'origine étrangère et les nouveaux propriétaires qui ont exproprié les anciens boyards. Ce sont ceux que nous appelons les « Ciocoï » qui ont exploité le paysan. Avec ceux-là la lutte n'est pas finie. Ils ont profité de l'invasion boche pour essayer de ne pas appliquer la grande réforme agraire votée par l'ancien parlement.

Au lieu de nous combattre entre nous, Roumains, il vaudrait mieux nous éclairer les uns les autres et faire l'union morale complète, entre les Roumains de partout, pour expulser de Roumanie ce virus phanariote qui a infecté une grande partie de la bourgeoisie roumaine.

N'oublions pas qu'il n'y a pas de race plus corrompue que celle des affranchis. Or, les phanariotes, que les Turcs ont envoyés pour régner sur nous pendant plusieurs siècles, ont été de ceux qui ont vécu sous leur despotisme et qui, à force de ruse et de corruption, sont devenus des maîtres et des oppresseurs de notre pays. Cette race a laissé des traces dont les Français et les Anglais, qui ont vécu dans notre pays, se sont aperçus. Mais ce que nous devons faire pour le bon renom de notre cher pays, c'est d'empêcher de confondre tout le peuple et même toute la bourgeoisie roumaine avec cette partie corrompue dont nous devons nous efforcer de débarrasser notre pays.

COMSA.

HUMILIATION IMMÉRITÉE

La Roumanie offre aujourd'hui un affligeant, un douloureux spectacle.

L'épopée sanglante et poignante que fut, pour ce malheureux pays, son intervention dans la grande guerre, aux côtés des armées du droit et de la justice, avait laissé intact tout son prestige, toute sa grandeur morale.

Si elle était vaincue, ce n'était point par la force des armes, mais par la trahison. Et la défaillance russe pouvait rendre stérile les victoires de Maresh et de Marasheshti, les lauriers sanglants qu'avaient cueillis les armées réorganisées de la Roumanie lui donnaient quand même le droit d'être fière de son œuvre.

Sans doute la débâcle russe rendait illusoire toute tentative de résistance désespérée. Cependant un peu plus d'habileté de la part de ceux qui entamèrent les négociations et un peu plus de dignité

de la part de ceux qui signèrent une paix désastreuse, eut pu améliorer sensiblement la situation politique en Roumanie, et, en tout cas, éviter l'affligeant spectacle que nous avons sous les yeux.

Avec une inéluctable logique, la paix acceptée par la Roumanie étant une abdication complète des gouvernants entre les mains de l'ennemi, nous voyons, d'une part, le pays un instant leurré, et de l'autre, le gouvernement roumain qui n'est plus qu'un instrument docile dont les Allemands font jouer à leur guise les ressorts.

Von Mackensen commande, M. Marghiloman obéit. Et derrière ce paravent, avec la maladresse qui les caractérise, les Teutons satisfont leurs rancunes mesquines, assouvissent leurs haines implacables.

C'est ainsi qu'avec le concours du gouvernement roumain, nous voyons les Allemands persécuter les membres du gouvernement d'hier, parce qu'ils ont osé déclarer la guerre à l'Allemagne en « abandonnant la politique traditionnelle du pays » !

Si ceux qui connaissent M. Al. Marghiloman et les ministres roumains actuels ne sont pas étonnés outre mesure de leur attitude, ils ne comprennent peut-être pas que le parlement roumain puisse, lui aussi, prêter son concours pour faire le jeu de l'ennemi.

Pour éclairer l'opinion de ceux qui ignorent encore ce qu'est le parlement roumain actuel, il convient de rappeler la façon dont ce parlement a été recruté et la valeur morale de ceux qui le composent.

Bien peu de Roumains briguerent le peu enviable honneur de s'asseoir sur les sièges du parlement Marghiloman. Il fallut faire la chasse aux candidats et ne point se montrer difficile sur la qualité.

C'est ainsi que lors de la validation des pouvoirs, les nouveaux parlementaires se traitèrent de déserteurs et d'assassins.

Nous n'exagérons rien : plusieurs des députés et sénateurs roumains actuels ont notoirement déserté; plusieurs ont passé à l'ennemi au cours des hostilités et un député M. Sachelarie était inculpé d'assassinat avec préméditation !

Le scandale fut tel que le premier ministre dut promettre formellement que les parlementaires accusés, passeraient, s'il y a avait lieu, de leur siège au parlement, sur le banc des accusés, devant la cour martiale.

Mais où eut-on pu retrouver de pareils ornements pour ces chambres « introuvables » ? Il fallait des hommes à tout faire pour la besogne projetée et mettre en accusation les ministres d'hier, coupables d'avoir voulu réaliser l'idéal national, — réalisation que demandait

à grands cris depuis le début de la guerre générale, le peuple roumain — et d'avoir attaqué l'Allemagne.

Aussi n'avons-nous point entendu dire qu'aucun des déserteurs du parlement roumain eut passé en jugement ou même été éliminé de ce parlement.

Les Teutons et leurs complices iront-ils jusqu'au bout? Verrons-nous les gouvernants d'hier condamnés et se trouvera-t-il des Roumains pour oser prononcer cette condamnation? L'avenir nous l'apprendra.

Quoiqu'il en soit, l'indigne comédie qui se joue à Jassy en ce moment a quelque chose de profondément douloureux. Par son courage, par ses sacrifices, la Roumanie avait le droit d'espérer que cette épreuve suprême, cette honte, lui serait épargnée.

Après avoir subi injustement les coups du destin, après avoir gravi un dur calvaire, versé son sang à flots et été cruellement mutilée, elle boit aujourd'hui jusqu'à la lie le calice des humiliations. Elle reçoit le coup de pied de l'âne.

Mais patience, l'heure de sa revanche sonnera...

Ed. GUÉRIVE.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

LES VALLÉES ROUMAINES

L'histoire de la Roumanie c'est l'histoire de ses vallées. Et cela est vrai depuis les temps les plus reculés, non seulement de l'histoire, mais même des époques géologiques.

Le massif carpathique d'où s'irradient toutes les vallées roumaines apparaît, à un œil attentif, comme une source de vie, une citadelle de défense : nulle part comme une limite ou une frontière.

Les crêtes que l'on a voulu assigner comme une délimitation naturelle des pays roumains, sont en réalité, presque toutes percées profondément de défilés par où s'échappent des fleuves, montrant ainsi l'union intime de ceux qui vivaient en deçà avec ceux qui vivaient au delà. L'Olt accomplit la moitié de son cours en Transylvanie, avant de franchir les monts au défilé de la Tour-Rouge, entre les énormes massifs du Negoui et du Paringu, qui, tous les deux, dépassent 2.500 m. La Moldava, le Sireht, le Pruth, vont chercher leur source bien loin au delà des frontières actuelles de la Moldavie, au fond des massifs de la Bucovine, et plus loin encore. D'autres comme le Jiu, la Bistritza, fran-

Il est aisé de comprendre que chaque vallée, ayant ainsi son individualité géographique marquée, devait correspondre à des individualités ethniques, trouve le moyen de faire un assez long trajet en pays transylvain, pour revenir ensuite s'écouler lentement dans les plaines valaques vers le Danube.

L'aspect des vallées roumaines est caractéristique. Les cours d'eau qui les ont formées n'ont des allures de torrent que sur une partie relativement restreinte de leur parcours. Les roches qui composent les Carpathes, assez friables pour la plupart n'ont pas opposé un effort aussi formidable qu'ailleurs à l'écoulement des eaux. Aussi les vallées qui se forment à la sortie des défilés se sont-elles largement tracées, avec une régularité remarquable, en descendant, presque sans obstacle, les pentes très allongées des monts.

Presque toutes les vallées roumaines suivent des routes parallèles ou mieux, elles forment un immense éventail dont le centre d'articulation serait précisément le massif transylvain, berceau de la race, et dont la bordure serait le Danube. On ne note que peu de vallées perpendiculaires à cette direction générale. Les quelques vallées transversales qui existent sont relativement courtes et offrent peu d'intérêt.

Les rivières et leurs vallées ne se réunissent généralement qu'assez près de leur confluent avec le Danube, lorsqu'elles arrivent dans la région du steppe où leur cours se déroule en de longs méandres paresseux.

**

Il est aisé de comprendre que chaque vallée, ayant ainsi son individualité géographique marquée, elle devait correspondre à des individualités ethniques.

Il fallait la vallée entière à la communauté roumaine pour qu'elle puisse se développer librement et complètement : vers les sommets, c'étaient les pâturages, avec les innombrables troupeaux de brebis; puis la forêt, avec ses inépuisables ressources, avec ses abris contre le Hun, le Tartare ou le Turc; plus bas, ce sont les collines et la série des terrasses couvertes de pruniers et de vignes, où commencent à apparaître les blés et les maïs. Enfin, tout au bas, c'est la plaine immense, égale, où la vallée se perd, où les individualités s'effacent : et c'est enfin le Danube, la grande voie mondiale des communications naturelles de la Roumanie avec les autres peuples.

Ainsi donc, chaque vallée trouvait en elle-même, toutes choses nécessaires à sa subsistance, groupées le long du chemin même qui servait à les répartir.

Aux endroits les plus favorisés par la situation naturelle se formèrent des villages, presque tous constitués par un groupe de familles, portant un même nom et étroitement alliées entre elles, par des liens de parenté sans cesse renouvelés. C'est ce qui fait que la plupart de ces villages portent encore maintenant des noms de forme plurielle comme : Raduleshti (la famille des Radu), Negreshti (la famille des Negrea), Dumitreshti (la famille des Dumitru).

Ces premiers groupements, ne connaissaient point la propriété individuelle. Ils cultivaient le sol, en remontant ou en redescendant la vallée, autant que le réclamaient leurs besoins et tant qu'ils ne rencontraient pas un autre groupe de familles déjà établi plus loin. La seule autorité dont les vieux documents nous révèle l'existence dans ces groupes primitifs est celle des juges (*juzii*) dont la mission semble s'être bornée à maintenir la paix dans le groupe en réglant les différends qui pouvaient surgir.

Les villages se groupèrent naturellement, conformément aux nécessités économiques et politiques, sous la direction de chefs, qui prirent le nom de voévodes (chefs de vallées). Le premier groupement national roumain aurait donc ainsi essentiellement son origine dans la vallée roumaine.

Une preuve en subsiste encore : presque tous les noms des départements conformes à de très anciennes désignations, sont des noms de rivières et plus d'un chef-lieu porte aussi le nom du cours d'eau créateur de la vallée.

**

A travers les âges cette unité vivante n'a point disparu, elle s'est toujours affirmée, souvent même accentuée. Le paysan roumain, assez peu sédentaire au fond, aimait à parcourir sa vallée sous le moindre prétexte. Il y faisait de longues randonnées sur sa charrette primitive (la *carutza*), au pas alerte de ses petits bœufs maigres et nerveux. On se connaissait fort bien d'un village à l'autre; on échangeait les produits du sol et ceux de l'industrie domestique. Les costumes même s'y uniformisaient, ainsi que la manière de construire les maisons. Les vêtements que portent les femmes surtout, avec leurs broderies polychromes sur les épaules et la poitrine, ont dans chaque vallée, leurs dessins et leurs nuances propres. Les maisons des vallées moldaves, avec leur *cerdac*, balcon de bois élevé au-dessus de la porte de la cave, ne ressemblent point aux maisons de la vallée de l'Argesh ou de l'Olt avec leur *prispa*, longue galerie qui règne sur toute la largeur de la maison.

Chaque vallée représente aussi un groupement religieux distinct.

Tout en haut, sur la montagne et dans les forêts, on rencontre parfois encore l'ermite, le *pustnic*, dans une grotte ou une cabane misérable, et qui en descend rarement pour demander l'aumône. Dans les mêmes régions sauvages, l'origine de presque chaque vallée est marquée par la présence d'un monastère exigü, quelque chose comme nos plus petits prieurés de France : une pauvre chapelle et quelques cellules de caloyers. Plus bas, ce sont les vrais monastères, si nombreux si riches, surtout dans les vallées moldaves, comme ceux de Varatic, Putna, Neamtz, Agapia, etc. ; ceux de la vallée de l'Olt, comme ceux de Cozia, Cornet, Bistritza, etc. ; et le merveilleux monastère des voévodes valaques de l'Argesh, une des plus splendides révélations de l'art architectural bysantin en Roumanie. Ce n'est guère qu'au bas des vallées que l'on trouve les évêchés, la plupart installés dans des monastères de fondation plus récente. Les sanctuaires les plus vénérés, ceux qui attirent encore d'innombrables foules à certains jours de pèlerinage, sont presque tous dans la région haute des vallées. Ainsi celui de Tismana, dans une petite vallée tributaire de celle du Jiu, ainsi Polovratsh et d'autres encore.

Avec la religion, ce sont les légendes qui se localisent selon les vallées roumaines. Nous avons eü l'occasion d'étudier bon nombre de ces récits merveilleux et puérils à la fois, où se manifeste si naïvement l'âme d'un peuple. Bien que la plupart des thèmes qui y sont développés soient communs, non seulement à tous les pays roumains, mais encore aux pays limitrophes. chaque récit prend, selon la vallée où le répète le conteur, une indiscutable couleur locale. Il y a aussi des vallées où la chanson d'amour à la prédominance, d'autres où ce sera la chanson épique. Certaines vallées ont vu éclore d'innombrables contes de fées à peine connus ailleurs. Il y a là une inépuisable matière à recherches pour les curieux de folklore.

Nous avons dit que certains éléments étaient intervenus parfois jadis, et qu'ils intervenaient plus nombreux chaque jour, pour enlever à la vallée roumaine son caractère individuel. Il y eut, en effet, autrefois des chemins qui ne suivaient pas nécessairement la voie de la vallée. On a commencé, il y a fort peu de temps, d'une manière méthodique, l'étude de ces chemins d'antan.

Le chemin des brebis, suivant les pâturages, évitait souvent les cultures de la vallée. Il les coupait en longues écharpes immenses pour aller de la Transylvanie à la mer Noire ou au Danube. Et ces voies

de transhumance, mieux connues maintenant, expliquent certaines ressemblances, certains rapprochements entre des vallées relativement lointaines, dans leurs traditions et leurs légendes. Les bergers roumains ont ainsi puissamment contribué à l'unité de la race.

Le chemin du sel était plus irrégulier encore, puisque les centres de production se trouvaient précisément entre les vallées : à Slanic de Prahova ou de Moldavie, à Ocnele Mari ou à Tîrgu-Ocna. Le chemin du sel a eu, lui aussi, son importance qui est loin d'être négligeable. Actuellement, c'est à peine si l'on en retrouve les traces. Elles n'ont cependant point encore disparu des vieilles traditions et plusieurs textes anciens y font allusion.

Le chemin de la bonneterie (*brashovenie*, du nom de la ville de Brashov, en Transylvanie) est de date plus récente. On la signale pourtant vers le XIV^e ou le XV^e siècle. Il devint promptement l'un des plus connus. Il ne faudrait pas croire qu'il se bornât à suivre la vallée de la Prahova, ni que Brashov fût le seul centre de la production de ces articles fort recherchés des paysans. En fait, les bonneteries venaient d'un peu partout au nord des Carpathes, de Pologne, de Hongrie, d'Autriche, d'Allemagne même, de partout où les villes industrielles avaient commencé à prospérer. On peut jalonner encore ces chemins suivis par les colporteurs de bonneterie dans les villes qui furent des marchés fameux : Tîrgu-Jiu, Tîrgu-Frumos, Tîrgu-Ocna, peut-être Tîrgovishte (1). Et ces chemins sont encore suivis de nos jours par les robustes paysannes roumaines de Transylvanie, qui vont un peu partout dans le royaume, pendant la belle saison, portant d'énormes ballots de de tissus, dentelles et broderies qu'elles font chez elles aux longues veillées de l'hiver.

Il nous faudrait parler aussi du chemin des épices avec ses caravanes d'Arméniens et de Grecs, et de plusieurs autres encore, dont les moins curieux ne seraient pas ceux du Mont-Athos et de Jérusalem que suivaient nombre de moines et de pieux personnages, chemins connus et révévés.

**

Aucune de ces voies anciennes, pas plus que les voies ferrées actuelles qui ont, pourtant, détruit tant de saveurs locales, n'ont pu abolir l'individualité vivante des vallées roumaines. L'oppression magyare qui a coupé en deux tant de ces vallées par sa mainmise brutale sur la Transylvanie n'y a pas réussi davantage. L'Olt continue, en Roumanie, la plainte mélancolique qu'il a chantée de l'autre côté des Carpathes. Ce sont les mêmes jeunes filles qui mirent leurs yeux rêveurs

dans ses flots, ce sont les mêmes vieillards qui redisent tout le long de ses bords, les mêmes souvenirs.

Les vallées roumaines, violées, démembrées doivent voir revivre l'unité qui est la condition de leur existence. Elles doivent être affranchies du joug étranger depuis le centre des Carpathes qui leur donne naissance jusqu'au moment où elles s'élargissent et se fondent pour se jeter dans le Danube et la mer Noire.

FRANCIS LEBRUN.

L'Entente et les nations opprimées⁽¹⁾

Le Congrès des nationalités opprimées par l'Autriche-Hongrie tenu à Rome est l'aboutissement d'une action commencée et continuée à Paris depuis près de deux ans (2). Dès le début de la guerre, mais plus particulièrement encore depuis la crise russe, nous avons considéré qu'il y avait un intérêt primordial à grouper, à Paris, les représentants des différentes nationalités dont la guerre assurera demain l'indépendance. Un double travail s'imposait : rapprocher d'abord leurs chefs qui, trop souvent jusqu'ici, s'étaient ignorés et dont les efforts s'étaient parfois même contrariés ; ensuite, essayer de coordonner leur action en vue d'assurer le triomphe de leurs revendications et de celles de l'Alliance qui, seule, veut réellement et peut assurer la pleine indépendance à ces nations.

Le Comité parlementaire a eu le très grand honneur d'être considéré comme le centre de ce mouvement par nos amis polonais, roumains, tchécoslovaques et yougoslaves.

Je n'entrerais pas dans les détails de ce long travail dont vous comprenez facilement la délicatesse et l'importance. Je voudrais plutôt répondre à l'objection qui vient naturellement à l'esprit : comment cette œuvre n'a-t-elle pas été entreprise plus tôt ? —

Il est certain que la diplomatie des Alliés a été en défaut sur ce point. Il faut savoir reconnaître ses fautes. Soit par suite de la force de la tradition, soit par ignorance des conditions réelles du problème, nous avons beaucoup trop tardé à affirmer une politique précise en ce qui concerne l'Autriche-Hongrie.

Pour les traditionnalistes, l'Autriche-Hongrie reste le contrepoids nécessaire à la force allemande ; loin de l'affaiblir, ils affirment qu'on devrait essayer de la reconstituer sur des bases nouvelles et plus solides. Ils oublient seulement que l'Autriche-Hongrie n'a été et ne peut être qu'un instrument docile entre les mains de l'Allemagne. Grâce au système austro-hongrois :

(1) D'après *La Nation Tchèque* du 1/15 juillet 1918 : communication sur le Congrès des Nations opprimées, à la séance du 14 mai 1918, de l'« Effort de la France et de ses Alliés ».

(2) Voir la Revue *La Nation Tchèque*, 1^{er} mai 1918.

environ 28 millions de non-Allemands vivent écrasés sous la tyrannie d'environ 12 millions d'Allemands et 10 millions de Magyars. C'est donc une minorité de nos ennemis qui opprime et paralyse, mais surtout qui exploite au profit de la politique allemande une majorité de peuples que toutes leurs aspirations rapprochent invinciblement de l'Entente. Et l'on voudrait que nous maintenions une pareille combinaison !

Il a fallu les dures leçons de l'expérience pour que les gouvernements se décident enfin à prendre une attitude nette sur cette question. Il a fallu les sacrifices héroïques faits à la cause commune par les petites nations, le martyre de la Serbie et des Yougoslaves torturés par l'Autriche, la dévastation de la Pologne et de la Roumanie, les luttes admirables des Tchécoslovaques sur les champs de bataille comme à l'intérieur, pour que l'on comprenne enfin quel était le devoir des grandes puissances et quelles forces nous avions si légèrement négligées.

Une dernière difficulté, et ce n'était pas la moindre, avait jusqu'ici paralysé l'action de ceux qui voulaient instaurer en cette matière une politique de raison et de justice : le différend entre les Italiens et les Yougoslaves.

Par suite de circonstances sur lesquelles il serait trop long de revenir, les Italiens ont très longtemps considéré qu'un antagonisme devait fatalement les séparer des Yougoslaves en raison de la nécessité universellement reconnue aujourd'hui d'assurer à la Serbie reconstituée et agrandie un débouché sur l'Adriatique. Alors que Serbes et Italiens n'avaient qu'un ennemi commun, l'Autriche-Hongrie, ils semblaient presque exclusivement préoccupés de grossir les difficultés qui pourraient s'élever plus tard entre eux. Cette situation, connue des autres alliés, les mettait, par suite de leur loyauté même, dans l'impossibilité de conduire une action énergique d'accord avec les Yougoslaves.

Il fallait donc surmonter cette difficulté pour qu'une politique ferme pût être adoptée par les Alliés d'accord avec les nations opprimées et c'est à cela que le Parlement Interallié s'est employé avec une extrême énergie pendant de longs mois, fort des relations intimes et je peux dire fraternelles qu'il a su créer, depuis 1915, entre les hommes qui dirigent les différents pays de l'Entente.

Vous vous expliquez maintenant, comment nous avons insisté tout particulièrement pour que le premier Congrès des Nationalités opprimées affirmât leur union complète et leur coopération avec l'Entente à Rome, précisément là où s'étaient rencontrées d'abord les plus grandes difficultés. Nos amis Italiens ont constitué un Comité très actif et très influent qui, après avoir préparé l'opinion politique, a organisé les brillantes manifestations dont vous avez lu le compte rendu. Nous sommes allés à Rome, avec nos amis des nations opprimées avec lesquels nous avons eu la joie de travailler depuis si longtemps. Nous ne reviendrons pas sur les résolutions qui y furent adoptées, et que la presse du monde entier a reproduites.

Je rappellerai seulement l'accord solennel intervenu entre les Italiens et les Yougoslaves. Il est fondé sur ce double principe : 1° les deux nations reconnaissent la nécessité absolue pour elles de vivre désormais dans une alliance étroite : en raison même de leurs intérêts communs dans l'Adria-

tique rien ne peut et ne doit prévaloir contre cette nécessité d'entente en face de l'ennemi commun; 2° en ce qui concerne les questions territoriales qui devront être réglées à la paix, partout où dans la sphère d'influence reconnue à chaque pays, des minorités de race se trouveront enclavées dans des majorités, il est entendu que ces minorités jouiront de tous les droits des majorités, que leur langue, leur civilisation et leurs coutumes seront formellement respectées de part et d'autre par le régime à établir.

C'est là une politique que l'Alliance peut opposer avec fierté à l'interprétation cynique et brutale donnée par l'Allemagne en Russie à la fameuse formule du « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ».

Le pacte de Rome solennellement proclamé au Capitole montre de quelle utilité peuvent être les relations intimes créées entre les représentants des différents peuples par le Parlement interallié. C'est une forme nouvelle de diplomatie, la plus souple, la plus efficace certainement, et qui, loin de gêner l'action des gouvernements, peut en décupler la force et l'autorité.

Voilà pour le passé. Je m'excuse d'être trop long, mais je voudrais vous dire un mot de l'avenir.

Le Congrès de Rome a fait au Comité Parlementaire l'honneur de le charger d'organiser le prochain congrès. Nous espérons qu'il aura lieu dans le courant de juin (3).

Mais il ne faut pas nous dissimuler que l'œuvre entreprise comporte encore de grandes difficultés : il reste beaucoup à faire.

En ce qui regarde les gouvernements, leur devoir semble tout tracé : c'est à eux qu'il convient de continuer et de développer ce que l'initiative des peuples a commencé. Il faut maintenant qu'ils disent nettement leurs volontés en face de ce mouvement des nations opprimées. Je suis persuadé qu'ils n'y failliront pas.

Nous avons, d'autre part, les uns et les autres, un devoir non moins pressant et non moins important à remplir. Vous-mêmes, Mesdames et Messieurs, qui avez déjà tant fait pour répandre la vérité dans notre pays et lui donner des directions morales, je suis persuadé que vous voudrez bien employer toutes vos forces à parachever l'œuvre si nécessaire dont je viens de vous montrer les débuts et la portée. Nous nous heurterons sans doute à tous les arguments que l'ignorance ou la mauvaise foi peut inspirer en semblable matière. Vous entendez dès maintenant ceux qui vont répétant : on veut encore prolonger la guerre; n'est-ce pas assez de nous battre pour l'Alsace-Lorraine; pourquoi nous occuper de tous ces peuples; pourquoi faire nôtres leurs revendications ?

Ce n'est pas devant vous que je discuterai de semblables sottises. Défendre les nations opprimées n'est pas seulement notre devoir, — et cela suffirait, — c'est notre intérêt. Fortifier leur action, les aider par tous les moyens, ce n'est pas prolonger la guerre, c'est l'abréger en mettant au service de notre grande cause des forces insoupçonnées d'héroïsme et de résistance.

Faut-il rappeler que ce sera l'honneur de la France d'avoir organisé

(3) Ce congrès a été ajourné au mois de septembre (N. d. I. R.).

l'armée polonaise, l'armée tchèque et les divisions yougoslaves qui se battent héroïquement sur nos différents fronts ? N'est-ce pas hier que des milliers de Tchécoslovaques, après avoir combattu trois ans contre les Allemands, dans une retraite qui tient de l'épopée, traversaient toute la Russie et la Sibérie pour venir s'embarquer à Vladivostok et rejoindre leurs camarades sur le front français : Voilà le résultat de la politique que nous voyons enfin triompher après de longs efforts. Nous vous demandons de la faire connaître dans toute la France grâce aux puissants moyens d'action dont vous disposez. Il n'est pas de tâche plus nécessaire et je sais que votre inlassable dévouement sera à la hauteur de la grande tâche que nous vous proposons.

H. FRANKLIN-BOUILLON.

Souvenir sacré et histoire vraie

Nous recevons ce qui suit d'un Roumain de Transylvanie, document qui montre l'attachement profond et la vénération touchante des populations roumaines de Transylvanie pour le passé, ainsi que leurs aspirations pour l'avenir.

Ainsi que les Slaves d'Autriche-Hongrie, nos frères dans la souffrance, nous, Roumains de Transylvanie et de Bucovine, attendons depuis des siècles notre délivrance.

Comme certaines gens croient encore, ainsi que l'assure l'histoire falsifiée des Magyars, que la Transylvanie n'a jamais appartenu à la Roumanie, je crois bon de signaler ce que j'ai entendu dire de la Grande Roumanie alors que toutes les provinces de l'ancienne Dacie étaient réunies.

En 1903, j'étais incorporé comme caporal au 12^e bataillon du génie, du 12^e corps de Transylvanie, en garnison dans la forteresse d'Alba Julia, l'ancienne capitale de la Transylvanie. Cette forteresse est construite sur une haute colline, à un kilomètre et demi du Maros et à environ 50 kilomètres des Carpathes. Elle fut bâtie vers l'an 1460 pour protéger l'Europe centrale contre les invasions turques. C'était alors l'une des plus importantes de l'Europe. Elle est entourée de doubles fossés et de doubles murailles d'une épaisseur de 10 mètres et d'une hauteur de 25 mètres. La porte d'entrée se trouve du côté de l'orient. De là, un couloir en pente, bordé de hauts murs et long d'environ 400 mètres, conduit à l'entrée principale de la forteresse.

Une nuit d'hiver, je fus désigné pour la garde du poste placé à cette entrée principale. Vers le milieu de la nuit, alors que le sous-lieutenant commandant du poste, ainsi que le sergent, un gros diable de Saxon, dormaient, j'eus la curiosité de descendre dans les souterrains. Je pris une lanterne et les clés et je me mis en route. Après avoir descendu des escaliers de pierre, je me trouvai dans une vaste salle humide, sorte d'antichambre, qui précède le couloir souterrain. Depuis de longues années, sans doute, personne n'avait mis les pieds dans cet endroit. Les murailles verdies par la mousse, suintaient d'humidité. En éclairant les parois avec ma lanterne,

je découvris, à droite, presque au fond de la salle, une sculpture grossière. Intrigué, je nettoyai soigneusement la pierre, et je reconnus, Michel le Brave. Il était impossible de s'y tromper : ses traits caractéristiques, sa barbe et son bonnet à poil orné d'une plume, quoique gravés sans art, étaient très reconnaissables.

Depuis quand peut bien dater cette effigie ? Peut-être du temps où Michel Le Brave, prince de Transylvanie, résidait dans cette forteresse...

Ce fut vers l'an 1600, après avoir vaincu les Hongrois et les Autrichiens coalisés, que Michel le Brave fit son entrée victorieuse à Alba-Julia où il fut proclamé prince de Transylvanie et réalisa la Grande Roumanie.

Après avoir longuement contemplé cette noble figure, je remontai au poste de garde où tous les hommes, par une heureuse coïncidence, étaient Roumains. Je redescendis avec eux, et tout en leur montrant ma trouvaille, je leur parlai du grand homme.

Prince de Muntenie, il voulut secouer le joug des Turcs et leur livra d'innombrables batailles, qui toutes furent des victoires pour le héros roumain. La plus importante fut celle de Calougareni, où il vainquit les Turcs, bien supérieurs en nombre, et commandés par le fameux Soliman pacha. Après cette bataille, les Turcs furent rejetés au delà du Danube, et les provinces roumaines danubiennes délivrées.

Il forma ensuite le dessein de réunir toutes les provinces roumaines de l'ancienne Dacie Trajane et de former la grande Roumanie libre. Il franchit les Carpathes, battit les Autrichiens et les Hongrois avec l'appui des Roumains Transylvains et entra à Alba-Julia. Quelques temps après, il vainquit encore les Austro-Hongrois dans les plaines de Tourda. Le général autrichien, Basta, chercha alors à se débarrasser de son terrible adversaire par la trahison.

Il envoya des émissaires à Michel le Brave, soi-disant pour demander un armistice. Le Voevode les reçut sans défiance, et pendant qu'il s'entretenait avec eux, il fut frappé par derrière, d'un coup de hache qui lui trancha la tête.

Ainsi finit ce grand homme, et avec lui disparut la grande Roumanie.

Après sa mort, les Turcs d'un côté, et les Magyars de l'autre, réussirent à remettre les Roumains en esclavage. Ceux de Moldavie et de Valachie secouèrent le joug en 1877 ; ceux de Besarabie en 1918. Quant aux Transylvains, tout leur espoir se fonde sur l'issue de la guerre actuelle.

Comme le bataillon du génie n'est de garde que le dimanche, le tour de notre compagnie revenait toutes les cinq semaines. Depuis, j'ai demandé le poste de garde de la porte principale et, comme sergent, j'usai de mon droit de choisir mes hommes. Le bataillon du génie du 12^e corps de Transylvanie est composé de 65 % de Roumains, de 25 % de Hongrois et 10 % d'autres nationalités diverses. Aussi souvent que je l'ai pu, j'ai mené mes hommes devant le buste de Michel le Brave, et tous ces Roumains, robustes montagnards des Carpathes, écoutaient religieusement la leçon d'histoire vraie que je leur donnais.

Je leur disais comment l'empereur Trajan amena nos ancêtres sur ces terres, et comment, après la retraite de l'empereur Aurélien, au delà du Danube, les colons romains sont restés et ont formé le peuple roumain qui

a défendu pendant dix-sept siècles dans les Carpathes, l'accès de l'Europe centrale aux barbares. Grâce à cette défense, les peuples d'occident purent se développer librement.

Supposez qu'un bandit veuille se glisser jusqu'à la chambre à coucher d'un dormeur pour le tuer et le dévaliser et que dans l'antichambre il trouve un bon et vigilant serviteur qui le tue ou le chasse... L'antichambre de l'Europe centrale, c'est la Transylvanie et le peuple roumain fut le bon serviteur. La chaîne de montagnes qui s'étend du Danube jusqu'en Bucovine, est la grande porte barricadée de cette antichambre...

Pour montrer comment les Magyars falsifient l'histoire, citons un grand chef roumain, Jean Hunyade-Corvin, que les Hongrois revendiquent comme un des leurs. Il est cependant avéré que Hunyadé est le fils de Jean Corvinu, serf roumain, qui fut anobli pour sa bravoure, et de Iliana, née Cloisca. Il naquit à Huniadora (Naide Hunyad), d'où son surnom de Hunyade. Par sa bravoure et son intelligence, ce fils de paysans roumains est devenu le chef suprême des armées roumaines et austro-hongroise, alliées contre les Turcs. Après avoir infligé plusieurs défaites aux Turcs, Corvin fut nommé Voevode de Transylvanie, avec Alba-Julia pour résidence. On voit que ce grand homme de guerre n'est nullement Magyar. Cependant, les Hongrois se servent de son nom magyarisé même comme réclame pour les produits de leur commerce. C'est ainsi qu'ils vendent l'eau minérale de « Huyadi Janos » !

Le fils de ce héros roumain, Mathieu, fut roi de Hongrie. C'est le seul roi d'origine roumaine qui ait régné sur la Hongrie et c'est aussi le seul roi de Hongrie qui fut juste, loyal et adoré de ses peuples. Depuis sa mort, l'histoire du « roi juste » s'est transmise de père en fils et l'on dit encore couramment tant en langue roumaine qu'en langue hongroise : « *A marit regele Mathe, a perit si dreptatea* ». (Le roi Mathieu est mort et la justice aussi).

Depuis la mort de ce roi, la justice est, en effet, inconnue en Hongrie.

Ce que j'écris ici, je ne l'ai pas appris dans l'histoire magyare. C'est de l'histoire vraie qui se transmet de génération en génération. L'écrivain écrit l'histoire derrière son bureau, et il a toujours le souci de plaire à un parti ou à sa nation. L'histoire vraie est celle qui est transmise de père en fils. L'histoire vraie de cette grande guerre sera racontée par le poilu qui l'a vue et vécue à ses enfants et petits-enfants.

Les alliés de l'Entente, en créant une grande Roumanie ne feront pas seulement œuvre de justice, mais ils serviront en même temps leurs propres intérêts. Une grande Roumanie servira de bornes à l'extension du germanisme. L'Angleterre protégera ainsi l'Égypte, les Indes et son commerce. Quant à la France, elle protégera de la sorte son commerce et la culture intellectuelle française en Orient. Chez nous, en Transylvanie, on a coutume de dire : « Nous n'avons pas de patrie; notre patrie, c'est notre village. Mais nous avons deux patries adoptives : la Roumanie et la France ». Quand on nomme la France en Transylvanie, le peuple écoute avec la même vénération qu'un bon chrétien qui entend prononcer le nom de Jésus-Christ.

Quant à l'Italie, cette sœur aînée ne peut voir que d'un bon œil grandir sa sœur cadette...

En y réfléchissant, on peut se rendre facilement compte que la grande Roumanie, au milieu de la « Mittel Europa », est destinée à rendre de grands services aux alliés.

S. PETRASCO.

NOTES & DOCUMENTS

Nos alliés malheureux — Les légions roumaines

Dans l'« Evènement » du 18 août, nous trouvons l'article suivant, que nous sommes heureux de mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Les Roumains, ne reconnaissant pas la domination provisoire des Allemands, se constituent en légion combattante.

Aujourd'hui 18 août aura lieu à Rome une grande manifestation populaire en l'honneur de la Roumanie.

Elle sera célébrée au Forum de Trajan, en souvenir de ce grand empereur, qui battit les Daces, et fonda la Roumanie moderne, toute sonore encore de son nom et de son souvenir. Dès l'entrée en Valachie, une inscription trajane décore le roc des Portes de Fer. A Iassi, un hôtel se nomme l'Hôtel Trajan. A Constanza, on va admirer le mur de Trajan, le monument de Trajan. Et à Rome, ce sont des Daces qui entourent de leur cortège et enlacent de leur course les flancs de la fameuse colonne trajane.

Les Roumains sont les Romains de l'extrême-Orient européen. Ils sont le rempart de la civilisation et de la mentalité latine contre les Magyars et les Tartares. Aussi voit-on à Bucarest une réplique en bronze de la Louve de Romulus qui est au Capitole.

Et voici que l'histoire se recommence. Jadis les légions romaines partirent d'Italie avec Trajan pour aller combattre les Daces et les Gètes; les légionnaires de Rome allèrent jusqu'aux bouches du Danube.

Et de nouveau, des légions vont partir d'Italie, pour aller reconquérir la Moldo-Valachie. Hors du territoire envahi, une légion roumaine est sortie du sol. Ils sont cent mille qui n'ont pas accepté la domination et l'occupation austro-boche. Ils se regroupent et se concentrent en Italie, et ils combattront l'Autrichien sur le front des Alpes, ne pouvant plus le combattre sur le front des Carpathes.

Les Italiens font un accueil enthousiaste à ces enfants de leur sang. Ils leur ouvrent les rangs de leur armée, et ensemble ils iront vers la délivrance de leurs frères les Transylvains et des Roumains.

La France ne saurait se désintéresser de ces légionnaires. Car, elle aussi, elle a des liens étroits d'affinité, de parenté, de tradition avec les fils de Boucour le Pâtre et d'Etienne le Grand. C'est la France de Napoléon III, de Michelet, d'Edgar-Quinet, qui a prêté appui à la Moldo-Valachie pour s'affranchir des Turcs, — et les colons que Trajan envoya sur les rives du Danube pour peupler les riches régions arrachées aux Daces

provenaient de la Transalpine, — c'étaient nos Provençaux et nos Massiliens, c'étaient des Français.

Réclamons pour les légionnaires roumains et pour nos poilus l'honneur de renouer les liens d'une parenté vingt fois séculaire et de combattre ensemble comme des frères.

Ils seront dignes les uns des autres. A l'héroïsme du soldat français, on peut ajouter celui du *dorobantz* : ils vont de pair. Le soldat roumain se bat comme un tigre, fidèle à la superbe tradition, dont le *folklore* et les vieilles ballades roumaines nous ont transmis la farouche beauté, fidèle à la haine du Hongrois, à la hardiesse des heiduques, à la vaillance de Corbéa, à la force de Stéphan le Grand. Dorobantz et poilus sont faits pour se connaître, s'estimer, s'aimer, et affronter, la main dans la main, les mêmes périls pour la défense des mêmes droits.

LÉO CLARETIE.

LE R.-P. LUCACIU A PARIS

Le R.-P. Lucaciu, le champion bien connu des légitimes aspirations des Roumains de Transylvanie est revenu d'Amérique à Paris.

Notre bulletin est déjà sous presse lorsque cette nouvelle nous parvient. C'est donc dans notre prochain numéro que nous entretiendrons nos lecteurs de l'activité féconde du R.-P. Lucaciu pour soutenir notre cause sacrée.

La neutralité roumaine

Le ministre des affaires étrangères roumain, répondant à une interpellation a fait à la chambre la déclaration suivante : « Nous ne permettrons aucun acte d'hostilité ni d'agression, ni même d'impolitesse, envers les puissances de l'Entente.

« Mais nous sommes liés avec les puissances centrales dans notre vie économique.

« Dans les circonstances actuelles, l'intérêt du pays exige cette attitude. »

Le procès Bratiano

On mande de Jassy. — La Chambre a voté une loi autorisant le gouvernement à prendre des décisions ayant force de loi pendant les vacances parlementaires et, en cas de dissolution du parlement, pour la période allant jusqu'à la convocation du nouveau Parlement. La commission parlementaire, chargée de l'instruction relative à la mise en jugement du cabinet Bratiano, a fait procéder à des perquisitions domiciliaires chez M. Jean Bratiano, ancien président du conseil et M. Marzesco, ancien ministre des domaines et au club libéral.